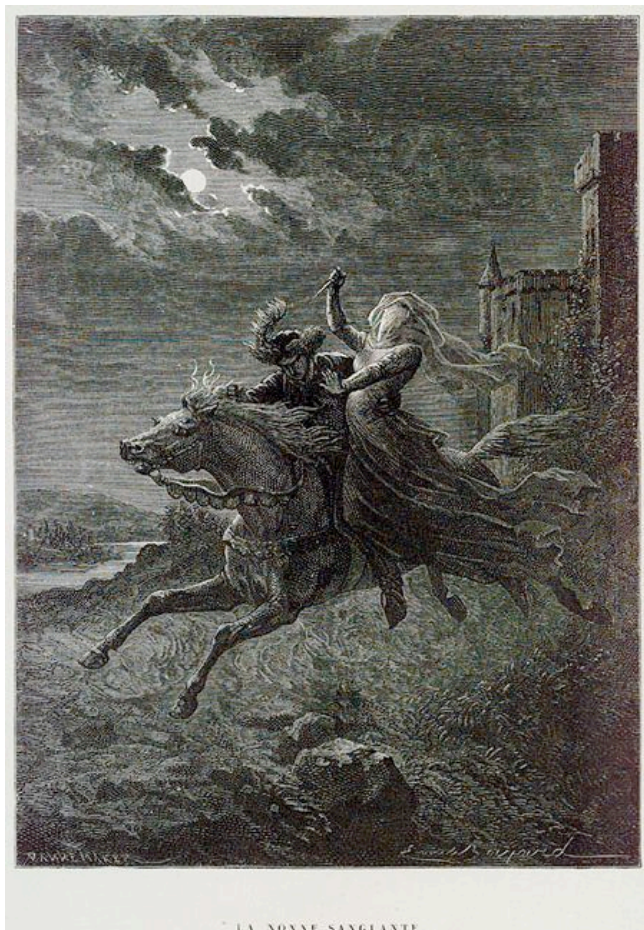


Un opéra « gothique » oublié

La Nonne sanglante de Charles Gounod



Le 19 janvier 2008, l'Allemagne crée chez elle, et en même temps faire ressurgir de la poussière du Temps, *La Nonne sanglante*, qu'un jeune **Charles Gounod** de trente-six ans avait donné sans trop de succès à l'Opéra de Paris, en 1854. Découlant de ce côté sombre du Romantisme, le sujet appartient au « Roman noir » ou « Roman gothique anglais », avide de fantômes et d'esprits sans repos, et le public d'opéra le connaît jusqu'ici, pratiquement par les seuls, étranges et magnifiques dans leur genre, *Robert Le Diable* de Meyerbeer et *Maria de Rudenz* de Donizetti, un genre qui fit frémir l'opéra du XIXe siècle, de *Der Vampyr* de Marschner (1828), à *Guglielmo Ratcliff* de Mascagni (1895).

CONTENU DU DOSSIER

Résumé	– p.2
I. LA SOURCE DU LIVRET	– p.3
II. « L'AUTRE » NONNE SANGLANTE	– p.5
III. CHARLES GOUNOD ET LE SUJET	– p.6
IV. LA NONNE SANGLANTE LIVRET ET « NUMEROS » MUSICAUX	– P.8

Résumé

« M. Gounod, merveilleusement inspiré par son génie de symphoniste, s'est créé un effet admirable qui n'existe pas dans le livret, et dont tout l'honneur lui revient.

Nous avons rarement éprouvé au théâtre une émotion pareille. »
Théophile Gautier, *La Musique* (à propos du banquet des fantômes, à l'Acte II)

Les avis sont plutôt négatifs sur cet « opéra gothique » créé en 1854, appartenant de surcroît au genre « grand opéra à la française » dont on dit qu'il ne convenait pas à Gounod. Pratiquement seul admirateur de l'œuvre, le grand poète Théophile Gautier accepte le livret très « roman noir » et encense les trouvailles musicales que Gounod mit en oeuvre pour l'habiller. Il faut dire que les librettistes -l'ineffable Scribe et Germain Delavigne- ont supprimé l'horreur, élément essentiel du texte-source. La Nonne du titre est en effet une femme devenue religieuse contre son gré, et de plus possédée tout entière par la volupté qui la pousse à sacrifier un amant pour un autre (le propre frère du premier !). Elle-même est tuée par le second amant, effrayé par une telle créature. Les incendies ne sèchent pas le sang et les fantômes continuent d'errer...

Rien de tout cela chez Scribe-Gounod : la Nonne est une femme sincèrement amoureuse, assassinée par son bien-aimé qui voulait se débarrasser d'elle. Elle erre dans le château à chaque anniversaire de ce crime, effrayant tous mais ne faisant aucun mal à personne. A la suite d'une curieuse méprise, Rodolfe, le personnage principal, lui promet de l'épouser et lui passe son anneau au doigt ! Elle le poursuit durant tout l'opéra jusqu'au moment où il obtient d'être libéré de sa parole s'il tue le meurtrier de la Nonne. Lorsqu'elle le lui désigne, les cheveux se dressent sur sa tête car le dilemme est cornélien. Il s'en trouve libéré lorsque le meurtrier offre sa vie pour sauver la sienne, et du coup expie son crime : la Nonne ne hantera plus les lieux et lui offre même de l'accompagner au ciel pour tenter d'obtenir sa rédemption !

Les autres personnages affichent de beaux sentiments et nous touchent souvent, comme la véritable fiancée de Rodolfe, le bon Pierre l'Ermite mettant la paix entre les factions, ou le page Urbain, espiègle soprano en travesti.

Au long des cinq actes, on relève des scènes bien imaginées et intéressantes à mettre... en scène, malgré la difficulté, comme le banquet des fantômes. Ce sont les aïeux de Rodolfe, venus en riches habits fêter son mariage spectral. Dans les ruines du château ancestral, prodigieusement redevenu florissant, ils paraissent à toutes les portes « *mais d'une pâleur effrayante et ne faisant presque pas de mouvements, ils glissent plutôt qu'ils ne marchent, et s'avancent lentement.* », précise la didascalie, tandis que le chœur chante à mi-voix...

Certes, la contradiction demeure : à notre époque où les moyens sont plus riches afin de rendre de manière *réaliste*, si l'on peut dire, les apparitions de spectres,

sévit précisément une mode de mises en scène dépouillées ou triomphant dans le sordide... et l'Allemagne n'est pas le dernier pays à la suivre.

Quant à la musique imaginée par Gounod pour toutes les situations de son second opéra, comment peut-elle être?... C'est précisément l'exécution musicale, seule remise en vie possible d'une partition, qui nous renseignera.

I. LA SOURCE DU LIVRET

Johann Karl August Musäus (1735-87) serait l'un des premiers auteurs ayant fixé par écrit cette légende allemande de « la nonne sanglante » remontant au Moyen Age. A la fin du XVIIIe siècle, on assiste à une vogue pour les souterrains, les ruines et les spectres mystérieux constituant les ingrédients principaux de ce que l'on nommera le « roman noir » ou « roman gothique anglais ». L'un des initiateurs et principaux producteurs du genre fut Matthew Gregory Lewis (1775-1818), un romancier et dramaturge anglais, souvent désigné par le surnom de « moine Lewis », en raison du grand succès de son roman *Le Moine* (*The Monk*, 1796).

Dans l'« AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR », Lewis écrit (dans la traduction de Léon de Wailly) : « La Nonne sanglante est une tradition à laquelle on continue d'ajouter foi dans plusieurs parties de l'Allemagne ; et j'ai ouï dire que les ruines du Château de *Lauestein*, où elle est censée revenir, se voient encore sur les confins de la Thuringe. »

Ce roman est habituellement considéré comme la source du livret de Gounod, mais ses auteurs, Eugène Scribe et Germain Delavigne, ont pu connaître l'une des nombreuses autres écritures du thème, ou même des adaptations du propre *Moine* de Lewis, comme cette pièce ainsi désignée : « *Le Moine*, comédie en cinq actes, mêlée de chants, imitée du roman anglais de M. G. Lewis. Par les citoyens Cammille Saint Aubin et Ribié ». Le succès¹ recueilli par cette adaptation théâtrale se transcrit par les cent-seize représentations totalisées dans divers théâtres parisiens, (dont quatre-vingts au seul Théâtre de la Gaîté !).

Il faut du reste savoir qu'au départ le livret ne fut pas écrit pour Gounod, mais pour Berlioz, qui confiait à une lettre en 1841 : « J'écris une grande partition en quatre actes sur un livret de Scribe intitulé *La Nonne Sanglante*. Il s'agit de l'épisode du *Moine* de Lewis, que vous connaissez ; je crois que cette fois, on ne me plaindra pas du défaut d'intérêt de la pièce... ». Des difficultés diverses détournèrent Berlioz de la composition qui s'était pourtant étalée jusqu'en 1847.

¹ Information recueillie par Diane Long Hoeveler et Sarah Davies Cordova dans leur passionnant article « Gothic Opera in Britain and France : Genre, Nationalism, and Trans-Cultural Angst », in : Romanticism on the Net - Opera and Nineteenth-Century Literature (août 2004). <http://www.erudit.org/revue/ron/2004/v/n34-35/009435ar.html>

Il ne mit en musique que deux actes, par ailleurs récemment redécouverts lors d'un concert au festival de Montpellier-Radio France. Quant à son opinion sur « *Quel brigante di Scribe !* », comme disait Verdi, voici ce qu'il nous rapporte dans un passage de ses mémoires : « Quand, de retour à Paris, je vis ensuite Scribe, il sembla un peu confus d'avoir accepté ma proposition et reprit son poème de *la Nonne* : « Mais, me dit-il, vous le savez, *il faut que le prêtre vive de l'autel*. » Pauvre homme ! il ne pouvait pas attendre en effet : il n'a guère que deux ou trois cent mille francs de revenus, une maison de ville, trois maisons de campagne, etc.

Liszt trouva un mot charmant, quand je lui répétais celui de Scribe : « Oui, dit-il, il faut qu'il vive de l'hôtel, » comparant ainsi Scribe à un aubergiste. »

Ne ménageant pas plus le « prêtre-aubergiste », Hervé Lussiez² n'hésite pas à utiliser un verbe au parfum mercantile : « Scribe colporta le livret auprès de plusieurs compositeurs avant de le voir enfin accepter par Gounod. Cette version de Gounod fut créée à Paris en 1854 avec un succès mitigé. »

Par rapport au roman de Lewis, le livret gomme les vœux forcés de la nonne, contrainte par sa famille, ainsi que son caractère lubrique la conduisant au crime. On modifie également le meurtre dont elle fut la victime : elle n'est plus tuée par un amant effrayé par une telle femme (qui vient de lui sacrifier son précédent compagnon !), mais par un galant simplement désireux de se débarrasser d'elle. Ainsi, dans l'opéra, le fantôme qui glisse la nuit sur les dalles glacées du château, une lampe à la main, un poignard dans l'autre, n'expie plus son crime mais se trouve être une âme sans repos, qui erre tant que justice n'est pas faite.

II. « L'AUTRE » *NONNE SANGLANTE*

Cette religieuse-là ne vient pas directement de Lewis, un couple d'habiles faiseurs de mélodrames, Bourgeois et Mallian, écrivit une histoire plus sombre encore, sous le titre de *La Nonne sanglante* et qui fut représentée au Théâtre de la Porte Saint-Martin le 17 février 1835, en pleine période romantique : cinq jours plus tôt avait eu lieu la création du *Chatterton* d'Alfred de Vigny.

Château gothique, couvent, souterrain, passages secrets, ruines, lac, camp de bohémiens... tous les lieux romantiques par excellence sont assemblés dans la pièce. La « Nonne » du titre est une femme d'abord délaissée par son amant qui a tenté de la perdre dans les catacombes romaines. Devenue mère supérieure du couvent d'Aarau, près de son château familial de Rudenz, elle se dresse entre lui et sa fiancée, il la poignarde alors ! Le fantôme de la Nonne sanglante hante les

² Dans l'article « Les opéras avortés », in : *Hector Berlioz* <http://www.forumopera.com/opera-n14/berlioz/operas-avortes.htm>

ruines du couvent, détruit par un terrible incendie, et le château de Rudenz. La Nonne sanglante s'introduit dans la chambre nuptiale et tue la jeune femme. L'homme, fou de douleur, constate pourtant que le fantôme palpite et frémit trop pour un spectre : Marie de Rudenz est vivante, sa blessure n'était pas mortelle ! Feignant d'accepter de fuir avec elle, il ferme les issues et met le feu au château. Les secours enfoncent bien la porte mais reculent, effrayés devant ce qu'ils prennent pour le spectre de la Nonne sanglante. Son amant la contraint alors à attendre que le feu les entoure et les fasse périr tous deux.

Du mélodrame français, le librettiste Salvatore Cammarano et Gaetano Donizetti tirèrent un opéra tout aussi sanglant, malgré les simplifications apportées à l'intrigue. *Maria de Rudenz* fut créé au Gran Teatro La Fenice de Venise, le 10 janvier 1838. Ingrédient essentiel de l'opéra italien, l'élément pathétique remplace le côté spectaculaire, comme l'émouvant Finale dans lequel Maria révèle qu'elle n'est pas un fantôme mais un être de chair, se consumant toujours d'amour pour l'ingrat Corrado. Puisque ce dernier, désespéré par le crime de sa fiancée, veut la mort de Maria, elle le satisfait en défaisant ses bandages ! Son sang s'écoule peu à peu, avec sa vie, lui laissant le temps d'un air final poignant, s'achevant par ces paroles :

« Tu m'enlevas vie... et ciel !³
Je te pardonne... et... t'aime... encore... »

III. CHARLES GOUNOD ET LE SUJET

Charles Gounod a trente-six ans quand il se lance dans un « grand opéra à la française ». Il a composé jusqu'alors de la musique de scène mais un seul opéra, *Sapho*, bien accueilli en 1851. *La Nonne sanglante* est donnée pour la première fois le 18 octobre 1854, à l'Opéra de Paris. La plupart des commentateurs en parlent comme d'un échec... quand ils daignent en parler. Ainsi, le célèbre Camille Bellaigue écrit en 1910⁴ : « Je me souviens qu'en parlant de certaines productions, Gounod usait volontiers de cette formule : « musique inutile ». Il n'y a presque pas autre chose à dire de la *Nonne Sanglante*, représentée à l'Opéra en 1854. ». Plus loin, il conclut : « Avec plus de poésie, et plus profonde, que l'opéra-comique d'alors, l'opéra de Gounod eut plus d'intimité que le « grand opéra ». Ce dernier genre n'était pas celui de l'artiste : *la Nonne sanglante* et *la reine de Saba*, *Polueucte* même, sans parler du *Tribut de Zamora*, l'ont prouvé. Gounod n'est pas un musicien des spectacles pompeux, des cérémonies et des cortèges. Le jardin de Marguerite et la chambre de

³ A cause des crimes qu'elle a commis, poussée par son amour jaloux de Corrado.

⁴ In : *Gounod*, Félix Alcan éditeur, collection Les Maîtres de la musique, Paris 1910.

Juliette, voilà ses asiles préférés. Il écarte de la cathédrale la foule dont un Meyerbeer aimait à la remplir. »

P.[aul ?]-L.[ucien ?] Hillemacher⁵ écrit dans les années 30 : « *La Nonne sanglante* !... Ce titre suffit à faire deviner l'allure sombre et fantastique du livret, dont l'action se déroule au temps de la croisade prêchée par Pierre l'Ermite, époque qui n'ajoute aucun intérêt, aucune couleur à un drame aussi faible qu'in vraisemblable. Rien, dans son naufrage, n'a surnagé de cette œuvre, la moins personnelle, sans contredit, qu'ait jamais écrite Gounod : après onze représentations, elle était à tout jamais retirée de l'affiche. Dans ses mémoires, l'auteur accuse le successeur de Roqueplan à la direction de l'Opéra, Crosnier, d'avoir été coupable de cet étranglement : pour si peu défendables que soient, en général, les directeurs de théâtre, on doit, en bonne justice, accorder, au moins à celui-ci, les circonstances atténuantes ! ». Il conclut en faisant référence au mysticisme de Gounod, avec une phrase finale exclamative que l'on pourrait bien prendre comme un sarcasme à l'encontre du pauvre compositeur : « Assez découragé par cet échec, Gounod abandonnant pour quelque temps l'art dramatique, écrivit une première symphonie, en Ré [...] Ne serait-ce pas également au dépit causé par l'insuccès de *la Nonne sanglante* qu'il faut attribuer, chez le musicien, un retour très prononcé aux idées mystiques ? La religion n'est-elle pas là pour le consoler des déboires du théâtre ! ».

C'était compter sans Théophile Gautier, fidèle chroniqueur lyrique de l'époque, qui lui, ne ménage pas ses louanges à la partition comme à l'opéra tout entier !

« La partition de *La Nonne sanglante*, commente Gautier dans *La Musique*, est une des œuvres les plus belles, les plus grandioses de ce temps-ci. Le compositeur qui a écrit ces admirables pages où l'élévation du style, la beauté du coloris et la perfection du travail harmonique sont poussés si loin, peut prendre rang parmi les plus grands maîtres. Ce n'est pas nous, du reste, qui avons lieu d'être étonné du bruit que l'on fait aujourd'hui autour du nom de M. Gounod, nous qui avons applaudi sans réserve aux larges et poétiques inspirations du troisième acte de *Sapho*, à l'allure tour à tour simple, gracieuse et homérique des chœurs d'*Ulysse* [une musique de scène]. M. Gounod est le dernier élève de Lesueur, celui qui a le plus mis en pratique peut-être les savantes doctrines de l'illustre maître : aussi les modulations neuves et inattendues, la manière dont certains accord s'enchaînent, le double aspect, les renversements, quelque chose d'inusité dans les formules et les cadences, tout cela donne-t-il une physionomie saisissante et originale, un cachet tout particulier à l'œuvre du jeune compositeur.

La partition de *La Nonne sanglante* n'a pas été écrite pour ceux dont les oreilles se dressent agréablement chatouillées par le *flon-flon*, par le *pont-neuf* et autres vulgarités musicales ; les feuillets, pas plus que ceux d'une symphonie de

⁵ In : *Gounod*, Paris, Henri Laurens éditeur, collection Les Musiciens Célèbres.

Beethoven, n'en seront détachés pour entrer piteusement dans le domaine du bal public, de la musique militaire ou de l'orgue de Barbarie. M. Gounod est un artiste sérieux qui ne fait aucune concession au mauvais goût ; il est savant sans pédanterie, original sans recherche, il essaie de créer le plus souvent possible, et quand il laisse percer çà et là son admiration pour tel ou tel maître, il évite soigneusement de se traîner à la remorque de personne.

Voilà le vrai musicien, voilà le compositeur chez lequel l'amour de l'art étouffe toute velléité pour le succès éphémère, pour les triomphes faciles. Si M. Gounod eût été servi par un poème mieux conduit, par des situations plus réellement dramatiques, par de la vraie poésie et non par des bouts-rimés, il eût certainement fait un chef-d'œuvre. »

Evidemment, l'exécution musicale peut seule donner une idée de l'œuvre, il nous faut donc attendre l'interprétation allemande motivant cet article, soit en tant qu'heureux auditeur-spectateur directement dans la salle, ou grâce à une retransmission radio, si elle a lieu, ou encore un enregistrement... officiel ou non. Quant au livret, tout en étant loin des fantômes 'bien gentils' de *La Dame blanche* de Boïeldieu ou de *Zampa* d'Herold, on évite le *trop horrible* confinant au sordide, le macabre et autres extrêmes permis dans les romans mais non sur scène. L'élément fantastique est « contenu » dans les apparitions de la Nonne sanglante et dans cet étonnant banquet de fantômes du deuxième acte, évitant les scènes déchirantes ou violentes comme les crimes ou les terribles incendies décrits par Lewis. Les sentiments et leur expression sont exacerbés (Romantisme oblige) mais l'élément humain en est si bien mis en valeur, qu'ils touchent encore, et même dans le cas du spectre effrayant tout le monde, non criminel mais victime cherchant le repos éternel.

IV. LA NONNE SANGLANTE

LIVRET ET « NUMEROS » MUSICAUX

Le comte de Luddorf, baryton
Rodolfe, son fils cadet, ténor
Agnès, la « Nonne sanglante », mezzo-soprano
Pierre l'Ermite, basse
Le baron de Moldaw, baryton
Agnès, sa fille, soprano
Urbain (parfois nommé Arthur) page de Rodolfe, soprano
Arnold et Norberg, amis du baron de Moldaw, ténor et basse
Fritz, un jeune paysan, ténor
Anna, sa fiancée, soprano
Chevaliers, Vassaux de Luddorf et de Moldaw, Soldats, Paysans, Paysannes

Le livret explique que « *La scène se passe aux environs de Prague, dans le château de Moldaw, en Bohême, vers le onzième siècle.* »

Le château du baron de Moldaw est en effet assiégé par le comte de Luddorf et ses soldats quand commence l'action.

A C T E Ier

(Introduction) Scène et Air, Pierre l'Ermite (Cavatine-Ensemble-Cabalette avec chœurs). Paraissant sur une brèche de la muraille, Pierre l'Ermite, vêtu de blanc et une croix à la main, exhorte les deux camps, en tant que chrétiens, à déposer les armes... Comte et baron s'empressent autour de lui et finalement se tendent la main... Pierre enjoint au baron de Moldaw de donner sa fille Agnès comme épouse au fils aîné du comte de Luddorf, de même qu'il joint à présent leurs mains à tous deux ! Sa cabalette les invite à s'unir et marcher « contre l'infidèle ».

Marche et Strette finale de l'Introduction. On entend une marche au loin : c'est Rodolfe, son second fils, qui vient à son secours, explique le comte de Luddorf. Le baron l'invite à le suivre afin d'annoncer le mariage à sa fille, tandis que tous se réjouissent.

Scène et Romance Rodolphe (en deux couplets). Pierre explique tout à Rodolfe, frappé surtout par la nouvelle du mariage prévu... Sa romance nous révèle son amour pour Agnès et le second couplet intensifie sa détermination à tout braver. D'abord réprobateur, le bon ermite tente de le consoler.

Duo Pierre-Rodolfe. Les grandes paroles de Pierre sur la patrie, à laquelle il faut tout immoler, ne sont pas d'un grand secours à un Rodolfe plutôt désespéré.

Scène et Duo Rodolfe-Agnès (1^{ère} partie - Strette finale). Agnès a ces mots évocateurs : « Dans tes yeux pleins de larmes / Ah ! je lis ton sort et le mien ! / Tu sais tout ! ». Elle finit par accepter de le suivre... à minuit... mais frissonne à la pensée que la nuit qui va venir est précisément celle où le « fantôme en habits blancs / la nonne sanglante à pas lents » passe sur les dalles glacées... Elle poursuit :

« Sur ses habits le sang tombe et ruisselle ;
Son œil est fixe et sans regard ;
Sa main droite tient un poignard,
Et dans la gauche une lampe étincelle.
Livide on la voit s'avancer ;
La foudre roule, l'air se glace ;
Respectez la Nonne qui passe !
Vivants laissez la mort passer ! »

Rodolfe, étonné de voir sa bien-aimée troublée et croyant en l'histoire, retourne la situation avec un bel esprit d'à-propos. Il invite en effet Agnès à se promener à minuit, en habits blancs, « l'œil sans regard », tenant lampe et poignard... et profiter de l'effroi général ! La strette finale du duo montre comme la confiance de Rodolfe en leur amour ne calme pas les craintes d'Agnès.

Scène et Finale I (ensemble Rodolfe-Agnès-Luddorf-le baron de Moldaw-Pierre-choeur). Le comte, le baron et des vassaux surprennent Rodolfe aux pieds d'Agnès : il révèle leur amour, prêt à braver tout et tous. Pierre l'Ermite survient et arrête le comte qui allait frapper son fils d'anathème ! Implacable, le comte le maudit pourtant et l'ensemble qui s'engage alors unit la consternation et la compassion de la plupart des présents, aux menaces du comte et du baron. Rodolfe est prêt à partir puisqu'on le chasse ! mais les prévient que « Bientôt la mort... ». Agnès, l'interrompant, s'approche de lui et lui chuchote : « A minuit ! ». Rodolfe jubile et lance ainsi la strette finale de l'ensemble, éclairée par ce sentiment nouveau et la détermination d'Agnès à partager son sort, tandis que la compassion des autres et la menace des deux pères reprennent. La didascalie finale explique comme le baron entraîne sa fille, tandis que le comte fait signe à son fils de s'éloigner, mais ses soldats s'agenouillent ou tendent les bras vers Rodolfe, semblant intercéder pour lui, qui sort, soutenu par Pierre l'Ermite.

ACTE II

Premier tableau : Une rue sur laquelle donne la cour principale du château, séparée de celle-ci par un large escalier et une grille ouverte.

Ensemble Chœur-Urbain. Le chœur des bourgeois estime qu'il est temps de rentrer dans les demeures, ayant bu suffisamment de vin du Rhin. Le page Urbain qui attend son maître, est du même avis... d'autant que minuit approche... aux bourgeois apeurés il montre la grille ouverte, attention expresse envers le fantôme, qui sinon la briserait pour passer ! Les bourgeois partent, rappelant que la seule vue du fantôme peut causer la mort !

Scène et Romance Urbain (en deux couplets). En riant, il bénit la Nonne qui a fait fuir les autres : son maître peut venir ! Sa romance est consacrée à l'émoi d'attendre sa belle la nuit et Urbain se demande quand lui-même aura la chance de son maître.

Scène et Air Rodolfe (décrit comme « Air » suivi d'une « Cavatine » !! ...mais également apparemment aussi d'une cabalette). Rodolfe paraît et, attention attendrissante, invoque la Nonne... mais afin qu'elle veille sur leur amour ! Le morceau noté « Cavatine, *agitée*. » nous montre un Rodolfe soudain oppressé par l'apparition de la Nonne, dont il reconnaît la longue robe tachée de sang, la lampe, le poignard... Il s'adresse à elle pourtant, lui jurant une foi éternelle et elle répond, « *d'une voix sépulcrale* », précise la didascalie... Il lui prend la main, se montre frappé par son froid glacial mais lui passe son anneau au doigt. La didascalie suivante achève de nous inquiéter : « (*Elle lui prend la main. Le tonnerre gronde, les éclairs brillent et l'on entend les mugissements de l'enfer.*) ». Dans une strophe de vers courts (probablement une sorte de cabalette), Rodolfe exprime le frisson qu'il ressent mais également sa détermination : « A toi, ma vie ! L'hymen nous lie / Et pour jamais ».

C'est alors qu' « *Agnès, vêtue de blanc, paraît au haut de l'escalier à gauche.* », nous dit la didascalie, confirmant notre crainte. De fait, la Nonne entraîne Rodolfe qui disparaît à gauche, sous la lumière aveuglante des éclairs, et tandis que le ciel se couvre de nuages. « *Une musique infernale se fait entendre.* », explique la didascalie, tandis que le décor change apparemment à vue, révélant les ruines d'un château *évidemment* gothique, Romantisme oblige.

Second tableau : Il s'agit d'une salle d'armes aux portes et aux croisées à moitié démolies, avec la nature ayant repris ses droits sur la table de pierre et les chaises ruinées. Pour compléter le tableau (c'est le cas de le dire), ne manquait plus que la lune, éclairant cette vue lugubre de sa lueur blafarde, et révélant un pic de rocher portant un ermitage.

Récitatif Rodolfe-Urbain, Rod. seul, Scène Rod.-chœur et Finale II. Rodolfe entre avec Urbain et explique qu'il s'agit du château de ses ancêtres. A une question d'Urbain, il répond que sa fiancée est toujours muette (!) mais qu'elle est tombée à genoux près de la chapelle et qu'elle pleure, en priant. Lui désignant l'ermitage, il demande à Urbain d'aller chercher Pierre afin qu'il redonne « le pardon et la paix » au cœur d'Agnès. Resté seul, il invoque ses ancêtres et interroge : « Quel forfait impuni vous a donc renversé ? », ne doivent-ils donc jamais retrouver leur gloire passée ?... Une longue didascalie nous avertit alors que, silencieusement, la salle retrouve son riche aspect d'antan, non plus ruinée mais avec une table dressée pour un somptueux banquet et dont les « *flambeaux [...] s'allument tout à coup* », éteignant la lune. Il pousse un cri en apercevant le changement, dans lequel il reconnaît une scène de son enfance, mais il manque les invités... C'est alors qu'au son d'« *un chant souterrain, sombre et mystérieux* » paraissent à toutes les portes des seigneurs et des dames richement vêtus « *mais d'une pâleur effrayante et ne faisant presque pas de mouvements, ils glissent plutôt qu'ils ne marchent, et s'avancent lentement.* » Le chœur, à mi-voix, chante : « Les morts reviennent ; / Ils se souviennent / De leurs beaux jours, / De leurs amours ! / Nouvelle fête / Pour nous s'apprête : Fuyez nos pas... / N'approchez pas !... ». Frappé par ce prodige, Rodolfe reconnaît les traits de ses aïeux qu'il admirait sur leurs portraits ! Ils ne lui répondent pas, assis silencieusement et servis par des écuyers et des hommes d'armes « *à la figure pâle et livide* ». Le chœur à mi-voix reprend. La Nonne paraît et lorsqu'il lui demande quelle destinée à rassemblé là tous ces convives, elle répond : « Notre hyménée ! », ce sont leurs témoins ! Apercevant un chevalier qui se lève et dans lequel il reconnaît son frère, Rodolfe lui demande ce qu'il lui veut mais il ne peut répondre, explique la Nonne, « atteint par le trépas, / il possède une tombe, et moi je n'en ai pas ! ». Voilà qu'enfin Rodolfe l'interroge : « Eh ! qui donc êtes-vous ? », elle répond : « Moi !... la Nonne sanglante !... ». Elle lui montre son anneau et lui répète ses paroles de fidélité !

Cette partie du Finale est notée : « Ensemble » : Rodolfe est en proie à l'effroi le plus terrible, le chœur rappelle qu'il a donné sa foi et la Nonne répète obstinément les paroles de son serment. Pierre L'Ermitte, ramené par Urbain, paraît, étend une croix vers les fantômes leur ordonnant de rentrer « dans le néant du tombeau ». Disparaissent alors les riches décorations de la salle, retournée à l'état de ruine éclairée par la seule lune. La Nonne affirme ses droits : ce sacrilège lui appartient ! Les fantômes murmurent toujours leur chœur à mi-voix mais disparaissent peu à peu. La Nonne s'écrie : « A moi... toujours !!! », et Rodolfe reprend avec consternation : « Toujours !!! ». La didascalie finale explique que « (*La Nonne et les fantômes s'abîment sous terre ou derrière les ruines, et Rodolfe, évanoui, est tombé entre les bras d'Urbain. – la toile tombe.*) ».

A propos de cette scène, Théophile Gautier écrit : « Au troisième acte (sic) [au second tableau du deuxième acte], M. Gounod, merveilleusement inspiré par son génie de symphoniste, s'est créé un effet admirable qui n'existe pas dans le livret, et dont tout l'honneur lui revient. Nous avons rarement éprouvé au théâtre une émotion pareille. » Après une description détaillée de la scène, il conclut à propos de cet « admirable morceau » : « Impossible de mieux rendre l'effroi vague de la nuit, l'horreur sacrée des ruines, le tressaillement mystérieux de la solitude, les soupirs inarticulés du vent, le frisson léger de l'herbe sous le pas des fantômes, et tous ces bruits sans nom qui murmurent à *bocca chiusa* dans la symphonie du silence. » Plus loin dans sa description, il revient pourtant sur ce passage, nous éclairant encore sur la manière dont Gounod a traité musicalement l'élément fantastique : « Le chant du crapaud dans l'orchestre [!], les plaintes et les gémissements nocturnes, imités par des voix de femmes dans la coulisse, les bruits sinistres du vent passant à travers les ruines, toute cette scène fantastique a tété retracée par le compositeur avec une vérité saisissante, avec une poésie sublime. » En lisant ces lignes, on a envie de connaître la musique de Gounod, et particulièrement dans son utilisation des voix de femmes dans la coulisse, car on pense inévitablement à l'effet obtenu par Verdi, à peine trois années auparavant, avec un chœur masculin à bouche fermée figurant le mugissement du vent dans la tempête du troisième acte de *Rigoletto*.

A C T E III

Une chambre rustique en Bohême, avec une grande porte à gauche, ouvrant sur une forêt. Des violonistes de village jouent une valse et de jeunes paysans, dont Fritz et Anna, entrent en dansant dans un effet « frais et gracieux », note T. Gautier.

Chœur-Ensemble-vals (avec Anna et Fritz). Les douceurs de la campagne et le plaisir de la valse occupent les pensées et Fritz annonce gaiement qu'il épouse le lendemain sa fiancée Anna.

Scène et Romance Urbain (en deux couplets). Urbain demande à Fritz de voir son maître et l'on apprend qu'il vit en effet chez ce paysan, dans une profonde douleur continue. Urbain annonce qu'il détient une nouvelle digne de rendre la joie à l'infortuné et dans une espiègle romance fait languir les gens sans rien leur révéler ! Le texte est sympathique mais T. Gautier parle ainsi de la musique : « viennent ensuite les couplets d'Urbain dont la cadence est spirituellement amenée, mais qui n'ont pas par eux-mêmes une très grande valeur mélodique ».

Scène. Lorsque Rodolfe paraît, Urbain annonce que le mariage avec Agnès est accepté des parents car Théobald est mort au combat. Rodolfe pense évidemment au fantôme de son frère aperçu dans les horribles noces du château en ruines et demande aux autres de sortir.

Scène et Duo Rodolfe-Urbain (trois parties : Ensemble-Cantabile-Ensemble). Il révèle à Urbain que tous les soirs à minuit, la Nonne sort de son tombeau et vient s'asseoir sur son lit ! Elle ne cesse de lui rappeler son anneau, son serment. Malgré son effroi, le brave Urbain tente de l'encourager (*cantabile*) en lui parlant de l'aide bientôt apportée par Pierre l'Ermite et Rodolfe se laisse convaincre. Urbain ajoute que l'ermite tient à les unir avant le départ de tous les chevaliers pour la sainte Croisade, du reste tout le château est paré pour une grande fête... Ils partiront le lendemain dès l'aurore, mais en attendant, Urbain annonce qu'il va valser et s'éclipse. De ce morceau T. Gautier écrit : « Nous ne louerons pas non plus sans réserve le duo suivant chanté par Rodolfe et son page ; il gagnerait à être raccourci. »

Scène et Air Rodolfe. T. Gautier est en revanche plus enthousiaste pour cet air, « l'une des plus délicieuses inspirations de l'ouvrage ». Ouvrant la fenêtre pour respirer la quiétude de la nuit, Rodolfe commence un air où renaît peu à peu l'espoir... mais en pensant à la nuit qui s'avance, à minuit qui s'approche, la terreur le reprend. Les accents de la valse au loin l'aident à se persuader que la Nonne ne viendra pas, pas ce soir !

Scène. Minuit sonne ! « *A la musique gracieuse succède une musique sombre et terrible.* », explique la didascalie. On entend des pas, le mur de droite s'efface, livrant passage au spectre redouté, Rodolfe s'effondre sur le lit de repos.

Duo Rodolfe-la Nonne. Elle répète les serments que Rodolfe a prononcés mais lorsqu'il demande s'il peut l'aider à expier sa faute, à délier ce pacte qui les unit, elle acquiesce ! Soulevant son voile, elle désigne la tache de sang située au niveau du cœur puis répond : « En immolant mon meurtrier !... ».

Il se montre prêt à agir et la Nonne cherche alors à rassembler ses souvenirs. Eperdue à la nouvelle que son bien-aimé était mort au combat, elle entraînait au couvent quand elle apprit qu'il vivait... et qu'il se mariait ! Elle vole lui rappeler leur amour, ses serments, et lui, désireux de mettre fin à cette plainte la poignarde ! Indigné, Rodolfe veut la venger mais elle lui tait encore le nom fatidique. Il jubile pourtant, à l'idée qu'elle lui rendra ses serments, faisant de lui un homme libre !

Elle s'éloigne enfin, Rodolfe se laisse aller sur le lit, « *hors de lui et anéanti* », précise la didascalie ; la valse reprend.

Finale III : Ensemble Urbain-Chœur-Rodolfe. Urbain frappe à la porte et dit qu'il vient le chercher ; le chœur au dehors chante l'air de valse. Rodolfe se

demande s'il rêve, s'il est vivant... puis réalise qu'Urbain vient le chercher et que, comme dit ce dernier : l'amour l'attend ! Pas de morceau musical pour ce finale, mais une scène brève, avec peu de répliques et une rapide succession de sentiments exprimés. Venant confirmer cette impression, s'ajoute la didascalie finale, faisant brusquement tomber le rideau : « *(Rodolfe se lève en chancelant, et au moment où il va ouvrir la porte à Urbain, la toile tombe.)* ».

A C T E I V

Les jardins du comte de Luddorf, parés pour les fêtes du mariage.

Romance avec chœur, le comte de Luddorf (en deux couplets). Entouré du baron de Moldaw et de chevaliers et seigneurs des deux familles, le comte les invite à déposer « le fer et l'airain » de guerres ayant trop longtemps sévi, et à lever leur hanap comme leurs bons et braves aïeux. On a enlève ensuite la table et le comte accueille les dames et seigneurs des environs, en grand costume.

Airs de Ballet (« danses bohémiennes » et « danses hongroises » réparties en : *Pas de Deux, Pas de Trois, Pas de Deux, Valse villageoise*). Le ballet, consistant et célèbre ingrédient du grand opéra à la française, est souvent considéré de nos jours comme encombrant en ce qu'il rompt la progression dramatique et musicale. En revanche, la musique n'est pas toujours fonctionnelle, comme semble remarquer T. Gautier pour ces danses de *La Nonne sanglante* : « Les airs du ballet sont charmants ; la valse pourrait être signée Strauss (de Vienne) ; le pas hongrois a beaucoup de caractère, et le petit air bohémien, joué par le basson et la petite flûte, avec une tenue de violon à l'aigu, est d'une piquante originalité, d'une allure gracieuse et tout à fait distinguée. »

Finale IV (Scène Pierre-le baron de Moldaw-le comte de Luddorf-Rodolfe-la Nonne ; Ensemble Rodolfe-Agnès-Anna-Urbain-Fritz-le chœur ; Ensemble Rodolfe-le chœur-Agnès puis Pierre). Chassant haines et discordes, Pierre l'Ermite invite tous les présents à la cérémonie mais Rodolfe ne peut refréner l'effroi qui l'étreint... et se voit confirmé par l'apparition de la Nonne sanglante, qui s'élève de terre près de lui et visible de lui seul ! Rodolfe lui rappelle qu'elle lui a promis de lui désigner son meurtrier, elle le fait avant de disparaître mais la douleur est grande pour Rodolfe : c'est son père que le spectre a désigné ! L'ensemble commence alors, et probablement avec éclat car la didascalie note : « ENSEMBLE. *(Avec explosion générale.)* » ...et Théophile Gautier de son côté : « les chevaliers tirent le glaive et chantent à pleine voix avec accompagnement de cymbales et de grosse caisse ». L'effroi, la fureur de Rodolphe sont commentés par les autres, se demandant quel doute quelle hésitation le saisit alors. Pierre le prend par la main et obtient de lui cette

explication éperdue : « S'il me faut obtenir mon bonheur par un crime, / Je ne le puis... ». Il préfère renoncer au mariage, le « motif » de l'ensemble reprend, note la disdascalie. Agnès, désespérée, ne comprend pas, Rodolfe ne peut se résoudre à accomplir sa promesse, tandis que le choeur commence à ressentir son refus du mariage comme une injure. Du reste, retrouvant les anciennes rancoeurs, les chevaliers se rangent près du comte ou du baron ... Pierre l'Ermite surgit au milieu d'eux : « Insensés !... furieux !... le ciel vous maudit tous ! », mais ils sont prêts à s'élancer pourtant les uns contre les autres... lorsque le rideau tombe.

A C T E V

« Le Théâtre représente un site sauvage près du château de Moldaw. Au fond, sur une éminence, le tombeau de la Nonne sanglante ; un peu plus haut, la chapelle de l'ermitage de Pierre l'Ermite. », nous dit l'indication de décor.

Scène et Air le comte de Luddorf. Dans la scène, le comte se demande comment être inexorable avec son fils, lui-même coupable d'un forfait dont le remords le poursuit depuis vingt ans... vingt années qui n'ont pas apaisé Agnès, cause de ses tourments d'aujourd'hui. Dans son Air il prie Agnès de lui permettre de cacher son crime, il est prêt à expier, à mourir...

« Mais qu'en mourant du moins je puisse encore
Revoir mon fils, l'embrasser sans rougir !
(*Il va se prosterner au pied de la statue de la Nonne.*) »

Scène le comte-Norberg-Arnold-le chœur. Depuis le fond, le comte entend Norberg, Arnold et un chœur de partisans de Moldaw. Arnold explique comment sa ruse a retardé la fuite de Rodolfe auquel il a fait croire que Pierre les attendait à la chapelle à huit heures du soir. Leurs poignards sont prêts à plonger dans le sein de Rodolfe, lavant ainsi l'injure ! Le comte, déterminé à protéger son fils, se cache derrière le tombeau tandis que les autres montent à la chapelle.

Scène et Duo Agnès-Rodolfe et le comte de Luddorf, à part. Le comte aperçoit son fils qui entre mais s'arrête en voyant qu'Agnès le suit. Celle-ci conjure Rodolfe de parler car en plus de l'anxiété due à son « cruel silence », elle craint pour lui... Rodolfe est horrifié à l'idée de lui révéler... et son père voit son tourment ! Rodolfe finit par lui désigner le tombeau, expliquant le crime dont l'autre Agnès fut la victime, et que le repos de celle-ci, ainsi que leur bonheur, dépendent de la vengeance... qu'il devrait mais ne peut exercer ! Agnès qui, le sachant preux chevalier, l'enjoint à venger l'autre Agnès, ne comprend pas. Celui qui comprend tout est le comte de Luddorf, qui décide alors de livrer sa vie « Que depuis longtemps le remords a flétrie ! », pour

sauver son fils et faire le bonheur des fiancés. Il monte vers la chapelle et entre à l'intérieur. Dans un passage noté « Ensemble », en guise de stretta conclusive du duo, Agnès, excédée par le silence de Rodolfe, le chasse loin d'elle, déclarant le haïr ! Il comprend les sentiments de sa bien-aimée : « Trop justes menaces ! / Comble de disgrâces ! ».

[**Scène finale tous les personnages**] Agnès, accablée, tombe sur un rocher, Rodolfe, qui s'éloignait déjà, revient vers elle : « Mourir... mourir loin d'elle ! ». A ce moment ils entendent le cri de « Mort à Rodolfe ! », venant de la chapelle mais celui-ci est déterminé : « Ah ! qu'importe ! / Ils demandent ma vie... eh bien ! je la leur porte ! ». Il s'élance vers la chapelle mais le comte en sort, ensanglanté, et dirigeant ses pas chancelants vers le tombeau de la Nonne... Pierre l'Ermite, le baron de Moldaw, des soldats et des paysans entrent avec des flambeaux. Rodolfe soutient tendrement son père et crie : « Vils assassins... je punirai le crime ! », à ceux qui sortent de la chapelle, stupéfaits de voir Rodolfe en vie. A leur question de « Qui donc est tombé sous nos coups ? », voici la réponse du comte de

« **LUDDORF**

Moi !... moi !... de leurs poignards volontaire victime !

(Levant les bras au ciel.)

Je t'implore, Dieu tout-puissant !

Ah ! pour eux le bonheur, pour moi le châtement !

(S'adressant à la statue de la Nonne.)

Agnès ! Agnès ! je meurs... ton courroux implacable...

LA NONNE, (du haut de son tombeau, et jetant son poignard.)

Est apaisé !... Ma lampe redoutable

Ne doit plus éclairer ici que des heureux !

(Regardant Luddorf qui est à ses pieds.)

Par le trépas réunis tous les deux,

Viens !... J'espère obtenir,

Aux pieds du divin Maître,

Mon pardon... et le tien peut-être !...

(La Nonne s'élève au milieu d'un groupe de nuages dans lequel Luddorf disparaît.)

CHŒUR GENERAL. (à genoux.)

O clémence ineffable !

Daigne les accueillir...

La vertu du coupable

Est dans le repentir. »

En l'absence d'une possibilité de commenter la musique que Gounod a conçue pour ce Finale impressionnant et poignant malgré son côté grandiloquent (Romantisme oblige !), nous avons préféré citer au moins le livret textuellement. On peut au moins penser que les derniers vers, attribués à un « Chœur général », ne sont pas un accompagnement du chant des solistes et ne s'incrivent pas dans un ensemble mais terminent bien l'opéra, avec une mélodie particulière.

* * *
*



(© Théâtre d'Osnabrück - <http://theater.osnabrueck.de>)

Les représentations en Allemagne auront lieu au « Stadttheater » (théâtre municipal) de la ville d'Osnabrück, en Basse-Saxe, au nord du pays, et à part ce nom administratif, le théâtre porte celui de « Theater am Domhof », Théâtre de la Cour de la Cathédrale. Ville universitaire de 164000 habitants, jumelée en France avec Angers, elle fut l'un des deux lieux de signature du fameux Traité de Paix de Westphalie et comporte, probablement en ce souvenir, la Fondation de la Recherche de la Paix allemande. Le Theater am Domhof fut inauguré en 1909 et après les bombardements de 1945, rouvrit en 1950. Si la façade conserve encore l'aspect typique du style début de siècle, la vaste salle est moderne, présentant un parterre et deux grands balcons de places de face, pour un total de 585 places.

Yonel Buldrini, Janvier 2008

La Nonne sanglante

A partir du 19 janvier 2008
au « Stadttheater Osnabrück » (nom administratif)
ou « Theater am Domhof » (nom du bâtiment) de la ville d'Osnabrück
Chanté en français et surtitré en allemand

Direction musicale : Hermann Bäumer
Décors et Costumes : Stefanie Pasterkamp
Chef des Chœurs : Peter Sommerer

Le Comte de Luddorf : Marco Vassalli
Le Baron de Moldaw : Genadijus Bergorulko
Rodolfe : Yoonki Baek
Agnes : Natalia Atamanchuk
Arthur [Urbain] : Iris Marie Kotzian
Pierre l'Ermite : Frank Färber
Agnès, La Nonne sanglante : Eva Schneidereit
Fritz : Kolja Hosemann
Anna : Miyuki Nishino
Arnold : Sang-Eun Shim
Norberg : Tadeusz Jedras

Création nationale

Site web : <http://theater.osnabrueck.de>